

PRÉFACE

Ce qui m'attire tant vers les romancières anglaises, c'est le roman qui se fait malgré moi dans ma tête pendant que je les lis. Roman? Plutôt vie romancée, celle de l'auteur.

Pourquoi, derrière des œuvres qui manquent quelquefois de vivacité et offrent quelquefois aussi un aspect traditionnel, suis-je entraîné à voir une présence originale, passionnée, batailleuse, un être qui se commet bien plus qu'un écrivain d'imagination ne le fait d'ordinaire, c'est là une question que je me suis fréquemment posée et qui est venue à d'autres aussi sans doute.

La réponse, je crois, est que la plupart de ces femmes n'ont guère et ne prétendent guère avoir que l'expérience de leur propre vie, mais qu'elles s'en servent avec une ardeur et une foi qu'un homme, plus sceptique et plus ambitieux, jugerait vaines et ridicules. Je ne sais plus qui a dit que l'Odyssée était une magnifique histoire où l'on avait esquivé, ou presque, la difficulté: la vie de Pénélope à Ithaque. Eh bien, les romancières anglaises, avec leur application, leur lenteur, leur enthousiasme brusque et naïf, s'attaquent toutes à la vie de Pénélope.

Quelles que soient l'invention et l'intrigue du roman, elles y font entrer le drame quotidien de leur

propre destinée; on dirait qu'elles l'écrivent, ce roman, en mettant bout à bout des heures de solitude passées devant l'âtre, en hiver, ou dans les premiers jardins au printemps. C'est moins une histoire que la somme d'une vie.

Et c'est ce qui m'émeut. Derrière les personnages qui, avouons-le, sortent parfois d'un répertoire, sous l'humour indispensable à tout Anglais qui tient une plume, à travers la thèse féministe ou le sermon de piété, je vois toute une existence se dérouler, avec les petites terreurs de l'enfance, les désirs refoulés et les innocentes bravades de l'adolescence, les ardeurs déçues et la résignation de la maturité.

La lecture d'un de ces romans, c'est une rencontre non avec des personnages, mais avec une personnalité. Ses longueurs et ses lacunes mêmes ont quelque chose qui touche, comme la vue d'une robe faite à la maison; on approche là une femme ignorante, une vieille fille qui se plaint sourdement ou élève une candide revendication. Au fond, il y a peut-être, de ma part, une curiosité un peu perverse dans le goût de ces révélations déguisées.

Mais il y a, dans la plupart des cas, une admiration totale. Car ces amateurs de génie donnent à leurs œuvres une plénitude et une densité auxquelles les professionnels de la fiction ne peuvent prétendre. Nous avons trop bien devant les yeux, nous autres, l'effet produit, nous cherchons trop soit l'art, soit l'exactitude réaliste, pour arriver ainsi à penser intégralement de la vie. Nous avons peur de l'immobilité, de la grisaille, sans doute parce que nous n'avons pas le don de faire entendre là derrière le tic-tac du temps qui s'écoule. Don admirable, départi seulement aux êtres pour qui rien n'est oiseux, tant leur vie intérieure est riche, et pour qui tout

instant est nouveau, tant leur nature est prête au romanesque. Il y a, à Londres, un portrait d'Emily Brontë, peint par son frère. On la voit de profil, le front un peu en arrière, mais illuminé, le buste incliné; la bouche est entrouverte, la main avance à tâtons. On dirait qu'elle tourne le bouton d'une porte et déjà s'émerveille. Eh bien, c'est ainsi que j'aime à me représenter ces grandes romancières anglaises, les Brontë, les Eliot, les Mary Webb. Elles ont vécu isolées, dans de pauvres demeures, presque sans rien connaître, mais tout le long du jour elles allaient d'une chambre à l'autre, imaginant en secret un miracle.

Les miracles attendus et entrevus par Mary Webb n'apparaissent pas dans des chambres closes. Étangs de Sarn, forêts du Poids des Ombres, boqueteaux de La Renarde, c'est vers la nature que va son regard d'illuminée. J'écrivais plus haut que les romancières anglaises mettent dans leurs œuvres la simple expérience de leur vie et ce quelque chose d'indéfinissable qui est l'usure du temps. Pour Mary Webb, c'est assurément son observation poétique et son sentiment de la nature qui l'ont poussée à écrire.

Et que cette expression «sentiment de la nature» paraît faible pour définir son inspiration! C'est un amour éperdu qui va de la contemplation passive – l'extase proustienne devant les aubépines de Méséglise – au désir de saisir et d'étreindre; c'est une divination changeante et jamais lasse, qui, devant un arbre, un bourgeon, une herbe, essaie vingt images comme des cris de reconnaissance; c'est une angoisse religieuse provoquée par le seul renouvellement des saisons, le seul phénomène des échos qui se répercutent, des reflets qui miroitent et

s'éteignent. Dans un roman de Mary Webb, tout frémit, luit, résonne. Il y a même une grande difficulté, pour des traducteurs, à rendre en notre langue ce mélange de conscience artistique et d'amour désordonné. Il arrive qu'une fleur ou une bête décrites par elle ont deux épithètes agglutinées qui se contredisent presque celle qui reproduit une qualité visible, et celle qu'elle sentirait si elle-même était fleur ou bête.

Et le roman, l'intrigue, me dira-t-on, que valent-ils au milieu de ce lyrisme?

Mais d'abord, ce n'est pas du lyrisme. C'est plutôt une effervescence qui anime le paysage, lui prête une vie obscure et légendaire, semblable au crépitement du gel dans une campagne par une nuit claire. Et cette vie légendaire pénètre à son tour l'âme des gens, leur souffle des aspirations impossibles à réaliser, fait d'eux des êtres à part, mal compris, mal satisfaits, sans cesse en conflit avec le monde.

Pas tous, il est vrai. Mais ces créatures-là, les faibles, les disgraciées, les rebelles, dominent chacune des histoires imaginées par Mary Webb, sont bien ses préférés et le sang de sa chair. C'est par elles qu'on accède à ce roman de l'auteur dont je parlais au début et que j'aime tant à découvrir. La tendre Prue Sarn, défigurée par un bec-de-lièvre; Ambre du Poids des ombres, en révolte contre les siens; Hazel de La Renarde, toute innocence et tout instinct, sont bien, on n'en saurait douter, des incarnations de l'auteur. Dire qu'elle leur a donné sa sensibilité serait peu; c'est tout son pouvoir d'investigation poétique, toute sa frénésie de pitié, qui palpitent là.

Et La Renarde est celui de ses romans où, grâce au sujet, ces deux facultés se sont le mieux exercées. C'est

la tragédie de l'instinct nu et frissonnant, devant qui se dressent deux ennemis également odieux: le bien et le mal. Hazel Woodus, la fille sauvage, meurt de l'un et de l'autre, comme une innocente écartelée par deux assassins rivaux. Elle personnifie toutes les indignations et les répugnances de Mary Webb, indignation contre la tyrannie de la sottise et des préjugés établis, répugnance pour la bassesse et la brutalité.

La romancière est même allée, cette fois-ci, jusqu'au bout de la tragédie. Elle a suivi tous les détours et les retours de la pauvre bête traquée. Elle a renoncé au dénouement heureux, souhaité par le lecteur sensible et si fréquent dans le roman anglais. Elle a conduit sa renarde jusqu'au piège fatal pensant justement qu'une créature vraiment originale ne peut composer avec la vie, et qu'il n'y a point de salut pour elle.

Je persiste à croire, ainsi que je l'écrivais il y a quelques années en présentant Sarn en France, que de tels romans, malgré l'éloignement du décor et des mœurs qu'ils dépeignent, malgré l'ancienneté de certains types, sont néanmoins de notre temps. Ils naissent, peut-on dire, à deux des sources vives de l'humanité: la poésie et la pitié. Tant qu'il y aura des êtres pour jouir de la nature et pour souffrir avec d'autres êtres, l'inspiration d'une Mary Webb sera comprise et goûtée.

Enfin, s'il m'est permis de donner ici une explication toute personnelle, je ne crois pas qu'il faille s'étonner de la vive amitié qui m'a lié à l'œuvre de Mary Webb. Il me semble que j'ai bien souvent été attiré, de Silbermann à La Bonifas et à Sabine, par des êtres injustement persécutés ou incompris en raison de leur sensibilité. Comme il y a le roman de l'auteur, il y a peut-être le roman du

traducteur. Mais je ne l'entreprendrai pas ici, d'autant que la part prise par Marie Canavaggia à la traduction de La Renarde rend ce mot de traducteur bien osé en ce qui me concerne.

Jacques de LACRETELLE,
de l'Académie française

AVANT-PROPOS

Née le 25 mars 1881 dans le village de Leighton, au sud de Shrewsbury, dans le Shropshire, Gladys Mary Meredith vient au monde entre Angleterre et Pays de Galles, un jour de printemps, dans une demeure lovée près de la Severn, entre-deux-mondes dont son père est l'enchanteur. George Edward Meredith, d'origine galloise, est diplômé d'Oxford en lettres classiques. Poète, artiste et professeur, il dirige un petit pensionnat de garçons dans sa propriété. Sa femme, Sarah Alice Scott, écossaise, lui donnera encore, six ans après la naissance de Mary, cinq enfants dont trois garçons.

Placée sous le signe d'une double ascendance celtique, Mary connaît une enfance contemplative. Saisie par la nature dans laquelle elle s'échappe au moindre prétexte et d'où elle revient chargée de sentiments et sensations, elle joue à la mettre en mots avec son père, passionné de sa région, qui rivalise avec elle sur le terrain de la poésie et de ses arcanes exigeants. En dehors des poèmes qu'elle soumet à son père, Mary écrit d'abord pour ses frères et sœurs des pièces de théâtre et des histoires tirées du folklore local.

Mary ne cesse de parcourir les chemins. Au fil de ses rencontres, elle discute librement avec les habitants des bois et des villages. Calme et curieuse, elle ne surmonte

sa timidité que pour poser d'innombrables questions et se montre souvent déconcertante. Elle n'a aucun sens du temps et fait preuve d'un désintéret absolu pour les tâches domestiques. Ses allées et venues exaspèrent sa mère. Mais, peu à peu, Mary impose sa personnalité originale, à la fois précise, pleine d'humour et d'esprit critique dans ses observations, mais aussi intuitive, erratique, spontanée et généreuse. Sa douceur égale sa calme détermination dont ses parents, qui font partie de la société de chasse du Shropshire, feront les frais.

À vingt ans, une grave crise révèle qu'elle est atteinte de la maladie de Graves. Ce trouble incurable de la thyroïde se caractérise, lors de ses épisodes actifs, par une grande maigreur, un goitre et des yeux exorbités. Consciente de cette disgrâce et physiquement altérée, elle se replie sur elle-même et cherche, au cœur de cette nature qu'elle connaît si bien, l'élan, l'énergie, la force guérisseuse.

À vingt et un ans, Mary rédige ses premiers essais et poèmes, entièrement tournés vers la nature. Elle fréquente la Société littéraire, où ses brillants essais sur Jane Austen, les Brontë, George Eliot et George Meredith sont remarqués.

En janvier 1909, la mort de son père dévaste la jeune femme. Privée du souffle de sa vie, Mary éprouve douloureusement ce monde devenu muet, jusqu'à la nature elle-même, qui ne lui apparaît plus que dans sa totale indifférence. Sidérée par la puissance antithétique de la vie et de la mort, elle reconsidère ses lectures, notamment Darwin et Hardy, et se tourne dès lors résolument vers l'écriture, désormais tendue par la tension entre les contraires. Elle retrouve peu à peu son lien avec la nature, même si elle sait désormais qu'elle foule « une terre parcourue par la meute de la Mort », ainsi qu'elle

le confie dans une lettre à une amie, faisant référence à une vieille légende. A Cedar Rose, sa première histoire, paraît dans le magazine *Country Life* en juillet 1909.

L'année suivante, lors d'une réunion de la Société littéraire, elle rencontre le jeune Henry Bertram Law Webb, son cadet de cinq ans. Linguiste, philosophe et écrivain, ce beau jeune homme est diplômé de Cambridge et issu d'une excellente famille du Shropshire. Ils se fiancent rapidement et se marient en dépit de l'opposition de la famille Webb, qui juge Mary trop originale, âgée – elle a bientôt trente ans – et malade pour être une bonne épouse. À son mariage, Mary invite soixante-dix personnes, pour la plupart de pauvres gens des environs, qu'elle a appris à connaître au fil de ses promenades : des vieillards, un joueur de limonaire, un mendiant borgne... Et pour demoiselle d'honneur, au lieu de ses sœurs, elle choisit la fille du jardinier, âgée de trois ans, dont elle a tenu l'identité secrète jusqu'à quelques jours avant la cérémonie. Sa mère, bouleversée, reste dans sa chambre jusqu'au jour dit ; elle se rendra malgré tout à l'église, à l'inverse des parents d'Henry qui ne s'y montrent pas.

Mariée, Mary Webb doit pour la première fois quitter le Shropshire pour suivre Henry, qui a trouvé un poste d'enseignant à Weston-super-Mare. C'est alors qu'elle comprend à quel point elle est reliée, spirituellement et physiquement, à sa terre natale. Elle entreprend son premier roman, *La Flèche d'or*, et se fait fort de retourner le plus souvent possible dans sa région, quel qu'en soit le prix. Mary mûrit ses œuvres longtemps ; il ne lui reste ensuite qu'à les écrire d'un seul trait, en quelques mois.

En 1914, touché par la détresse de sa femme, Henry décide d'abandonner son travail pour revenir s'installer dans le Shropshire, afin de se consacrer à leurs écrits :

un poème épique sur Gilgamesh et des traductions pour lui, la fin de La Flèche d'or pour Mary. Adeptes de la «décroissance» avant l'heure, ils adoptent un mode de vie frugal, proche de la nature, et vivent de leurs propres ressources dans la jalouse intimité souhaitée par Mary.

Dès la déclaration de guerre, Henry, qui souffre de dorsalgies, est réformé. Face à l'affolante augmentation du prix des denrées alimentaires, le couple décide de vendre toute sa production excédentaire sur les foires, aussi peu cher que possible. Au grand scandale de sa belle-famille, la silhouette étique, tannée et dépenaillée de Mary – qui s'habille à la diable de vieux habits, sans prendre soin de fermer boutons et attaches – devient familière sur les places de marchés alentour, oubliant son rang au point de discuter en dialecte avec le peuple qu'elle se délecte d'observer.

En juillet 1916 paraît La Flèche d'or, qui récolte d'excellentes critiques. En revanche, le roman est mal reçu par la population locale, en raison de la liberté d'esprit de l'auteur. Très tôt, sa symbiose avec la nature cristallise son mysticisme en un panthéisme vibrant, à bonne distance de la religion anglicane de ses parents. Ses idées libérales sur l'amour, le sexe, le mariage et l'avortement, ses descriptions naturalistes de la grossesse et de l'accouchement choquent au point que quelques groupes de personnes se réunissent pour brûler solennellement son roman. Entre-temps, financièrement aux abois, Henry accepte un poste de maître assistant d'anglais, latin et histoire à Chester, hors du comté natal. Le couple part donc s'y installer chez Alice, la mère de Mary.

Depuis deux ans, l'Europe est déchirée par la guerre. Le merveilleux été de 1914 a sombré dans le sang et la chair calcinée, emportant la civilisation occidentale du XIX^e siècle et tout l'art de vivre de peuples enracinés

dans leur passé et confiants en l'avenir. Le 1^{er} juillet 1916 s'engage la bataille de la Somme. Vingt mille soldats anglais y mourront, quarante mille seront blessés. À l'hôpital de Chester, les trains amènent des centaines de blessés. La Croix-Rouge organise des distributions. Dès le crépuscule, on organise le black-out, de crainte des raids aériens. La liste des disparus s'allonge, maisons et propriétés sont réquisitionnées.

Mary Webb est jetée dans les rouages du temps présent, hors de son Shropshire et de ses contemplations. Ses trois jeunes frères, à qui elle a longtemps servi de mère, sont au front. Et, pour la première fois depuis leur union fusionnelle en 1911, son mari est loin d'elle. Traversée par ces courants violents, la jeune femme respire malgré elle l'odeur des charniers et de la poudre brûlée. La «meute de la Mort» fait de nouveau irruption dans son cercle enchanté. Elle écrit chaque jour à ses frères, exaspérant sa mère, austère et autoritaire, qui ne cesse de répéter que les garçons vont bien, puisqu'ils sont à l'abri des tranchées! Leur cohabitation est d'autant plus difficile que Mary et Henry n'ont pas un sou vaillant.

Au cœur de ce naufrage, privée de ses sources naturelles, Mary Webb, dont la santé se dégrade, conçoit son nouveau roman, peut-être le plus allégorique et le plus symbolique: La Renarde. Le titre anglais, Gone to Earth, est une expression empruntée au langage de la chasse au renard. Elle prévient les chasseurs que l'animal s'est échappé en retournant à son terrier, et qu'il faut par conséquent choisir une autre proie.

Effrayé par la dépression qui mine sa femme à petit feu et risque d'aggraver sa maladie, son mari démissionne et, avec l'aide financière d'Alice, s'installe de nouveau dans le Shropshire, où il trouve un poste à Shrewsbury. Mary y retrouve une certaine sérénité,

éprouvant les vertus guérisseuses de cette nature qui lui est décidément vitale. Dès leur installation, elle se livre tout entière à son roman et transpose sa révolte contre la guerre et le massacre des innocents dans un Shropshire réinventé.

Hazel Woodus, l'héroïne, est une frêle et envoûtante jeune fille, fruste et sauvage, en qui se mêlent l'ascendance celte et primitive de sa mère gitane et celle, talentueuse et simple, de son père le barde. Elle grandit seule, en l'absence de sa mère, morte dans la cage du mariage, et dans l'indifférence de son père, fabricant de cercueils, apiculteur et harpiste. C'est une enfant des bois, qui vit au rythme de la nature dans une simplicité élémentaire dont elle jouit impunément. Son instinct la pousse à prendre soin des plus faibles et des déshérités, des blessés et des estropiés comme sa renarde Foxy, son lapin aveugle ou son oiseau borgne.

Comme tous ses animaux, Hazel n'est ni bonne ni mauvaise, mais soumise à ses instincts. Or la campagne est aussi peuplée d'une espèce dite civilisée, les hommes, autrement dit les prédateurs, flanqués de leurs sinistres ombres, les chiens de chasse. Mêlant habilement légendes, vieux mythes et faits historiques, Mary Webb campe le drame de la chasse et l'attribution des dépouilles et trophées, un drame vieux comme l'humanité, le même qui se joue avec démesure sur la planète entière. Tout le roman bruisse du feuillage et des trilles du Shropshire, innervé d'un bout à l'autre du symbolisme lyrique de Mary Webb. Déchirée corps et âme entre le pasteur et le chasseur, Hazel ne peut que pressentir sa fin, inscrite dans chaque brin d'herbe, chaque nuage, chaque nuance du couchant. Elle se tient là, tremblante et fascinée, victime de ses propres impulsions, dans un monde contrarié et qui lui échappe. Les personnalités d'Edward

Marston et Jack Reddin se développent au cours du récit de façon originale, échappant l'un comme l'autre, du fait de leur rencontre avec Hazel, à leurs déterminismes. Les nombreux personnages secondaires, peut-être ceux qui ne voient pas vraiment Hazel, forment une trame souple et haute en couleur, absolument réjouissante. Car Mary Webb, semblable en cela à maints auteurs anglais, manie délicieusement un humour dont la force est de ne jamais nuire à l'intensité dramatique.

Publié en septembre 1817, La Renarde reçoit des brassées de critiques élogieuses. «Fantastique», «symbolique», «étrange et lyrique», le roman, souvent comparé à Tess d'Urberville de Thomas Hardy, est décrété meilleur ouvrage de l'année par l'auteur et critique Rebecca West. Mary voit publier des poèmes qu'on lui avait refusés auparavant. Les ventes, hélas, ne sont pas à l'avenant. En 1920, malgré des critiques élogieuses, le troisième roman de Mary, The House in Dormer Forest (Le Poids des ombres), ne trouve toujours pas son public.

Henry, quant à lui, ne connaît pas non plus le succès littéraire escompté. En 1921, le couple déménage à Londres, dans l'espoir d'accéder à une plus grande reconnaissance. Parmi ses pairs, Henry s'éloigne insensiblement de Mary, qui ne connaît que la fusion et refuse, pendant un moment, de voir la situation. Elle publie Sept pour un secret en 1922, puis, deux ans plus tard, son roman le plus célèbre, auquel elle donne en guise de titre le surnom affectueux dont son père l'affublait : Precious Bane (Sarn), c'est-à-dire «précieux poison». Elle reçoit pour ce livre le prix Femina étranger, qui confirme pour ses admirateurs (Caradoc Evans, Thomas Hardy, G. K. Chesterton, Sir James Barrie, Walter de la Mare et May Sinclair, entre autres) la reconnaissance de son génie particulier, mais peine à relancer les ventes.

En 1927, Mary ne peut plus rien ignorer de la liaison d'Henry avec une de ses élèves. Devant le mutisme total de son époux, Mary, très malade, comprend qu'elle n'a plus rien à faire à Londres. Laisant inachevé son dernier roman, La Vigilante Armure, elle s'installe sur les rives de la Manche, à St Leonards-on-Sea. Son frère Douglas et Minoni, la gouvernante de sa jeunesse, la rejoignent pour l'assister dans ses derniers moments. Quoique Minoni lui ait écrit de venir le plus tôt possible, Henry attend la dernière extrémité. Lorsqu'il arrive le 8 octobre, elle est déjà inconsciente et il s'effondre en sanglots convulsifs sur son lit. La maladie de Graves l'a emportée à l'âge de quarante-six ans. Elle sera entermée à Shrewbury, dans cette région des Borders qu'elle aimait tant.

Henry se retire de l'enseignement deux ans plus tard et, en 1929, épouse son ancienne élève et maîtresse, Kathleen Wilson. Coopératif vis-à-vis des éditeurs et biographes, il tente d'escamoter la fin malheureuse de Mary, malgré les efforts de son frère Douglas et des amies de Mary pour faire connaître la vérité, qui ne sera révélée au public qu'en 1978. L'œuvre de Mary Webb – dont Kathleen Wilson, après la mort d'Henry en 1939, héritera des droits – connaît un grand succès posthume depuis qu'en 1928 le Premier ministre, Stanley Baldwin, l'a publiquement louée et a préfacé une nouvelle édition de Sarn. Au cours des années 1930, chaque réédition de ses romans sera un best-seller. La plupart ont depuis été adaptés au cinéma et à la télévision.

Isabelle VIÉVILLE DEGEORGES